

CLICHE, Marie-Aimée, *Les Pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Ethnologie de l'Amérique française », 1988. 354 p. 28,95 \$

Guy Laperrière

Volume 42, numéro 3, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304719ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304719ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laperrière, G. (1989). Compte rendu de [CLICHE, Marie-Aimée, *Les Pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Ethnologie de l'Amérique française », 1988. 354 p. 28,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(3), 459–461.  
<https://doi.org/10.7202/304719ar>

CLICHE, Marie-Aimée, *Les Pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Ethnologie de l'Amérique française», 1988. 354 p. 28,95\$

Parmi les travaux sur la religion populaire qui constituent l'un des principaux courants de l'historiographie religieuse au Québec depuis 1970, celui de Marie-Aimée Cliche est sans contredit le plus riche et le plus complet. L'auteure a voulu étudier les comportements religieux de la population laïque en mesurant les écarts entre la religion enseignée et pratiquée, entre le discours clérical et la vie religieuse quotidienne des laïcs (p. 3). Le défi est très bien relevé. Défi de taille, puisque les sources ne livrent guère de renseignements directs à ce sujet. Cliche a donc mené son enquête sur quatre fronts, qui constituent autant de chapitres: les pratiques de piété, la pratique de l'aumône, les confréries et les attitudes devant la mort, par une étude des testaments.

Les pratiques de piété: prières, messes, vêpres, saluts, fêtes patronales, sont étudiées à travers une multiplicité de sources qualitatives. Cliche s'arrête surtout à l'étude des miracles, dont elle a repéré 144 récits, sans compter les recours collectifs lors des fléaux naturels ou des guerres: c'est ce qu'A. Dupront a appelé la «religion-panique».

On pourra chicaner davantage sur le chapitre suivant, qui traite de l'aumône: peut-on vraiment parler là de piété *populaire*? Les dons les plus importants — ceux que notent les documents — viennent presque tous des notables, et puis, les quêtes constituent-elles réellement des pratiques de dévotion? L'auteure analyse les dons à partir des livres de compte des bénéficiaires: l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital-Général pour les pauvres, les Ursulines et l'Hôtel-Dieu pour les communautés, et une vingtaine de fabriques pour les paroisses. Ce dernier cas est particulièrement intéressant. La «quête de la tasse», celle des dimanches et fêtes, rapporte surtout aux grandes fêtes, la fête patronale notamment. Par contre, la quête de l'Enfant-Jésus, qui n'existe pas en France et recueille les produits en nature, rapporte souvent plus à elle seule que toutes les autres quêtes de l'année. Tout ceci me paraît plus instructif pour l'histoire des mentalités que pour celle des dévotions.

Avec l'étude des confréries, on revient au coeur du sujet. Huit confréries sont fondées à Québec entre 1656 et 1716 et se répandent progressivement dans les campagnes. Cinq s'adressent à tout le monde; la plus populaire est le Scapulaire, les autres sont le Rosaire, Sainte-Anne, le Sacré-Coeur et le Tiers ordre. Trois sont spécialisées par sexe et groupe d'âge et sont plus exigeantes: la Congrégation de la Vierge pour les hommes, la Sainte-Famille pour les femmes mariées, les filles externes pour les jeunes filles. La Congrégation est

l'oeuvre des jésuites, les filles externes, celle des soeurs de la Congrégation Notre-Dame. La confrérie de la Sainte-Famille est la plus originale et celle à laquelle s'intéressera le plus le clergé, notamment pour interdire à ses membres, qui doivent donner l'exemple, les bals et la danse... L'auteure étudie à fond le recrutement des confréries et la composition de leur conseil de direction: on ne s'étonnera pas de trouver une majorité de femmes dans les confréries et une prédominance des notables aux conseils de direction. Contrairement à la France, aucune déviation n'est signalée.

Le dernier chapitre s'attarde surtout à l'analyse des clauses religieuses de 799 testaments rédigés dans le Gouvernement de Québec entre 1663 et 1760. Même si les notaires ont progressivement influencé les formules des testaments, notamment pour l'invocation religieuse du début et les legs pour messes, il y a tout de même matière à une étude intéressante sur certaines évolutions et comparaisons. Ainsi, l'invocation religieuse se maintient au Canada pendant un siècle de plus qu'en France; les legs aux bonnes oeuvres sont remplacés par des demandes de messes (voir graphique 1, p. 274).

Ce survol donne une faible idée de la richesse de contenu de cet ouvrage. En fait, la quantité de recherches et d'analyses diverses faites par l'auteure est inimaginable. Qui plus est, les résultats sont présentés avec une clarté d'exposition et une économie de mots rarement égalées. Une centaine de tableaux éclairent l'exposé, chaque section se termine par une conclusion qui ne déborde jamais les prémisses, la langue est sobre, les coquilles inexistantes (c'est tout juste si j'en ai relevé une au nom de Jean-Claude Schmitt, p. xiii, au fond d'une note!). Enfin, des illustrations bien choisies agrémentent la lecture. Seule celle de la couverture — au demeurant fort belle — éveille de faux appétits: alors qu'elle présente l'ex-voto de Marguerite Champagne, il n'est nulle part question d'ex-voto dans l'ouvrage, ce qui est une façon originale de souligner une lacune!

Pourquoi donc, si le livre a tant de qualités, reste-t-on malgré tout insatisfait à sa lecture? C'est qu'autant les sources ont été dûment scrutées et analysées, autant le cadre théorique et la problématique sont restés en retrait. Naturellement, le concept de religion populaire est entouré d'ambiguïtés et reste difficile à cerner. Marie-Aimée Cliche a voulu surtout mesurer ici la distance entre le discours officiel et le comportement des laïcs, et faire des comparaisons avec la France. Je regrette pour ma part que ses comparaisons ne se soient pas étendues à la Nouvelle-Angleterre, autre société neuve très marquée par le fait religieux. Mais surtout, ses comparaisons avec la France et sa problématique ne tiennent pas compte de la production des années 1980. On veut bien que la thèse remonte à 1984, mais bien des ouvrages significatifs avaient paru à ce moment-là, de *La religion populaire en Provence orientale au XVIIIe siècle* (1980) de M.-H. Froeschlé-Chopard, au célèbre *Le péché et la peur* (1983) de Delumeau, en passant par *Le sens du sacré* (1982) d'Isambert ou *Le miracle et le quotidien* (1983) de Bernard Cousin. Tous ces ouvrages, et d'autres articles, ont fait progresser la réflexion, et on regrette qu'ils ne figurent même pas dans la bibliographie. En fait, ce travail date de la fin des années 1970: il en porte les tâtonnements et les incertitudes au point de vue théorique.

C'est sans doute ce qui l'a fait publier dans la collection «Ethnologie de l'Amérique française» plutôt que dans les prestigieux «Cahiers d'histoire» de

l'Université Laval: on *tombe* en effet de l'histoire au folklore, de même qu'on *s'élève* de l'histoire à la sociologie... Il ne faut pas s'en plaindre: l'aspect visuel de la collection Ethnologie est beaucoup plus soigné, ce qui nous vaut un très beau livre.

Et puis, Marie-Aimée Cliche est une astucieuse. Soupçonnant peut-être la faiblesse de son oeuvre dans la sphère des concepts, elle a fait appel à Pierre Boglioni pour écrire la préface (p. vii-xix). Ceci nous donne droit à des pages de tout premier ordre, d'une rare densité, sur une typologie de tout ce qu'on a mis depuis vingt ans sous le chapeau «religion populaire». Médiéviste de métier, aussi au fait de l'historiographie germanique ou anglo-saxonne que de celle de son Italie natale, P. Boglioni partage les études en quatre lignes d'approche et classe celle de Cliche dans l'approche «ecclésiastico-pastorale». Ces pages percutantes valent à elles seules le détour.

En somme, l'ouvrage de Marie-Aimée Cliche fera date, à cause de sa richesse documentaire et de son analyse rigoureuse des sources sur le comportement des laïcs en Nouvelle-France, et de l'excellente préface qu'elle a suscitée.

*Département de sciences humaines  
Université de Sherbrooke*

GUY LAPERRIÈRE